



Double page précédente
Le port de Dakar en 1900.

EN 1453, la chute de Constantinople marque la fin de l'Empire romain d'Orient. Avec elle, c'est aussi la fin de la liberté de commerce entre l'Europe et l'Asie. Les Turcs, nouveaux maîtres du Moyen-Orient, contrôlent désormais, à leur profit, les échanges entre les deux continents. Ce sont eux maintenant qui imposent les prix sur des produits de luxe dont les cours royaux d'Europe ne peuvent se passer.

Dorénavant, les Européens iront chercher or, pierres précieuses, soieries et épices par la voie maritime ! Le Portugal est la première nation à se lancer dans cette périlleuse entreprise, en choisissant la route de l'Est, après contournement du continent africain. L'Espagne, quant à elle, va tenter d'atteindre les Indes par l'Ouest. Les rois catholiques, Isabelle de Castille et Ferdinand d'Aragon, confient cette mission au navigateur génois, Christophe Colomb. La suite est bien connue...

Colomb n'atteindra jamais les Indes. Le nouveau continent rencontré sur sa route s'étend, sans discontinuité, du 75° parallèle Nord au 56° parallèle Sud, et représente quelque 42 millions de kilomètres carrés ! Le Génois ne connaîtra jamais ni l'étendue ni les limites de sa découverte. Mêmes les honneurs de cette découverte lui échapperont de son vivant. D'autres se chargeront bientôt de ces travaux d'exploration et de délimitation, puis d'occupation et d'exploitation. Ce nouveau continent ne portera pas pour nom de baptême « Colombie », mais celui d'un autre navigateur, Amerigo Vespucci, dont le seul mérite est d'avoir reconnu, en

premier, qu'il s'agissait là, non pas des Indes, mais d'un nouveau monde. L'Espagne va se constituer en Amérique du Sud et en Amérique centrale un empire colonial d'une importance telle qu'il lui assurera durant trois siècles une suprématie économique qui lui attirera bien des jalousies.

De leur côté, les Portugais ne sont pas restés inactifs. Leurs marins, soldats et commerçants ont installé des comptoirs tout au long des côtes de l'Afrique et de l'Inde. Ils contrôlent les accès de la mer Rouge et du golfe Persique, interdisant aux Turcs de s'approvisionner autrement que par les voies terrestres. Ils se sont établis dans les îles de la Sonde et encore plus au nord-est, ils possèdent des établissements de commerce

sur les côtes de Chine et ont étendu leur influence jusqu'au Japon. Le traité de Tordesillas, de juin 1494, leur permet de s'établir en Amérique du Sud jusqu'au

Caravelle de la fin du XVI^e siècle, d'après une gravure ancienne du Cabinet des estampes. *Atlas colonial français*, édité par L'illustration, Paris, 1929.





46° degré de longitude Ouest. Ils ont pu ainsi installer des comptoirs tout au long de la côte de cette immense région qui deviendra le Brésil. Durant plus d'un siècle, Lisbonne est la plaque tournante du commerce international, reléguant les cités marchandes de la Méditerranée et de la mer du Nord à un rôle subalterne de revendeurs.

L'émergence des plantes coloniales

À partir du XVI^e siècle, les plantes vont voyager. Avec la découverte des Amériques, la palette des végétaux utiles s'est considérablement élargie. Certaines plantes américaines tels que tomates, maïs, pommes de terre, haricots vont facilement s'acclimater en Europe et bientôt faire partie intégrante du paysage agricole et des habitudes alimentaires des peuples européens. Pour d'autres, l'acclimatation n'est pas possible et elles demeureront longtemps connues des seuls botanistes et aussi de quelques apothicaires.

Dans l'autre sens, c'est-à-dire de l'Europe vers les Amériques, des espèces végétales notamment celles venues d'Asie et acclimatées sur le pourtour méditerranéen, vont, elles aussi, faire le grand voyage et trouver dans le Nouveau Monde des conditions comparables à celles de leur milieu d'origine, favorisant ainsi leur établissement. La canne à sucre fait partie de ce groupe de « migrants botaniques ». Elle est, sans doute, la plus emblématique représentante des « plantes coloniales ».

Dès le XVI^e siècle, l'essor économique de la métropole est privilégié, et dans la grande majorité des cas, au détriment des colonies de peuplement et colonies d'exploitation. La métropole impose que lui soient fournies, par n'importe quels moyens, les matières premières, les marchandises et toutes denrées nécessaires à ses objectifs économiques et politiques. Les guerres sont en effet coûteuses et seules les nations suffisamment riches sont en mesure de les gagner.

La production de sucre, denrée fort prisée à l'époque, sera à l'origine d'une formidable révolution des modes d'exploitations agricoles, mais aussi d'un effroyable négoce d'une rive à l'autre de l'Atlantique.

Les grandes plantations de canne à sucre qui s'établissent dans les Grandes et Petites Antilles, mais aussi sur le continent, notamment au Brésil, nécessitent des moyens humains que les populations autochtones ne peuvent satisfaire. L'importation d'une main-d'œuvre servile constitue, pour l'Espagne et le Portugal, la solution à l'insuffisance démographique des Amériques. Le commerce triangulaire se met en place dès le début

Rencontre historique entre Cortez et Moctézuma.
Bulletin officiel de l'Office International du cacao
et du chocolat, Bruxelles 1938.





Un champ de cannes à sucre en Indonésie.
Les grandes cultures du monde, sous la direction
 du Dr van Someren Brand, traduit du néerlandais
 par F. Rode, Paris 1905.

du XVI^e siècle. Il va durer trois siècles, dépeupler un continent, l'Afrique, pour en peupler un autre, l'Amérique. Les navires négriers partent d'Europe chargés des produits de traite qui serviront au paiement des potentats locaux des côtes d'Afrique fournisseurs d'esclaves. Tissus, outillages de fer, armes à feu, et alcools sont échangés contre les malheureux qui seront transportés et vendus de l'autre côté de l'Atlantique. Les navires regagneront leur port d'attache, les cales remplies de sucre, de rhum, de cotonnades et bientôt d'autres produits coloniaux.

Les aventures coloniales

Anglais, Français, Hollandais et Danois, attirés eux aussi par les richesses d'outre-mer, vont, à leur tour, tenter l'aventure coloniale. Ils réussiront dans leur entreprise, chacun à des degrés divers, le plus souvent au détriment de l'Espagne en Amérique, et à celui du Portugal, en Asie.

Pour exploiter convenablement un empire ultramarin, une nation doit impérativement s'assurer le contrôle des mers. Durant deux siècles, les royaumes ibériques ont disposé des meilleurs navires, et pour les commander, des marins les plus audacieux et les mieux aguerris. Cette suprématie maritime leur échappera dès le XVII^e siècle. Les provinces protestantes du nord des Pays-Bas, qui se sont libérées du joug espagnol et ont fondé la République des Provinces-Unies en 1581, vont rapidement se constituer une flotte marchande et militaire d'une importance et d'une qualité alors inégalées. La Compagnie hollandaise des Indes orientales, fondée en 1602, s'emparera du monopole du commerce des épices, au détriment des Portugais, et permettra à Amsterdam de devenir la plaque tournante du négoce international. En 1621, la Compagnie hollandaise des Indes occidentales est créée. Bientôt ses navires transporteront dans leurs cales un produit colonial dont l'Europe commence à s'enticher : le café.

Au XVIII^e siècle, sur les mers, les Provinces-Unies devront, à leur tour, céder la place à la Grande-Bretagne. Les Britanniques ont évincé les Français en Amérique du Nord et, aux Antilles, ils se sont emparés de l'île de la Jamaïque. En Asie, la France leur a abandonné ses conquêtes territoriales en Inde, et, encore plus à l'est, le continent australien leur sera bientôt dévolu.

L'Afrique maintenant convoitée

Pour n'avoir pas su apprécier à leur juste valeur les légitimes revendications de ses colonies nord-américaines, la Grande-Bretagne devra finalement leur accorder l'indépendance en 1783. Au sud du continent, le Portugal et l'Espagne devront à leur tour renoncer à leurs possessions à partir des années 1820.

La révolution industrielle en Europe aura pour conséquences la recherche d'un approvisionnement durable en matières premières, et l'assurance de nouveaux marchés pour écouler les produits manufacturés. L'industrie textile réclame



toujours plus de coton. Les nations occidentales se fournissent auprès des États-Unis d'Amérique. Cependant les États-Unis s'industrialisent à leur tour, et au fil des années, les quantités de coton brut disponibles sur le marché correspondent de moins en moins aux besoins des filatures européennes.

L'Europe du XIX^e siècle prend conscience de sa dépendance grandissante vis-à-vis des nations souveraines du continent américain. Celles-ci peuvent dorénavant disposer à leur guise de leurs matières premières, et donc les céder à qui bon leur semble. Elles seront, d'autre part, bientôt en mesure de les transformer elles-mêmes et d'en commercialiser les produits finis.

Les regards des Européens se tourneront alors vers le continent africain. Que sait-on de lui en ce milieu du XIX^e siècle ? Quasiment rien. Pourquoi ne recèlerait-il pas, comme l'Amérique, des richesses jusqu'à présent insoupçonnées ? Et pourquoi ne pourrait-on pas y tenter la culture des végétaux qui font aujourd'hui la richesse des Amériques ?



Le Proche-Orient et le café, l'Asie et le thé, l'Amérique et le chocolat. D'après une ancienne gravure de Dufour, publiée dans *Treatises on Coffee, Tea and Chocolate*, 1688. *Cocoa all about it*, Historicus, Londres 1896.